

FEUILLETON du "FARCEUR."

SAVONNE TOUJOURS!

Un soir, vers les dix heures, le barbier du collège de Gœttingue se préparait à se mettre au lit, après avoir râclé le menton à une douzaine d'étudiants. Tout à coup sa porte s'ouvre et laisse voir un homme de cinq pieds environ, ramassé dans sa taille, avec un ventre dont la rotondité eût fait honneur à un bourgmestre. Son visage, ses jambes, tout le reste de sa personne donnait les mêmes signes d'embonpoint. Sa mine et son langage étaient d'un bon vivant, d'un homme exempt de tout souci. Ce digne personnage portait un chapeau verni à larges bords, un habit noir, et des culottes de la même couleur, avec des boucles de cuivre. Sa chevelure frisée et noire comme le jais descendait de chaque côté sous les bords de son chapeau. Ses moustaches étaient longues et épaisses, et sa barbe avait au moins quatre jours de date.

Le salut qu'il fit en entrant dans le sanctuaire du barbier était plus remarquable par sa familiarité que par sa politesse. Il ferma rudement la porte derrière lui, et s'avança au milieu de la chambre, les mains dans ses poches, en sifflant comme un laquais.

"Pouvez-vous me raser? Ce fut sa première parole."

—Monsieur? dit le barbier avec l'interrogation de la surprise; et ses yeux se rencontrèrent avec ceux du nouveau venu.

—Pouvez-vous me raser, vous dis-je? reprit l'autre, d'une voix de tonnerre.

Le barbier était un homme grand et maigre, perché sur des jambes en fuseau, quelque peu avancé en âge; et le courage n'était pas le côté brillant de son caractère. Cependant il avait une trop haute opinion de lui-même, n'étant rien moins que le perruquier des professeurs de l'Université de Gœttingue, pour se laisser braver tranquillement dans sa propre maison. Son indignation l'emporta sur un sentiment de crainte, qui, en dépit de lui-même, commençait à le gagner, et il écouta la question de son insolent visiteur avec une résolution qui ne lui était pas ordinaire.

"Vous me demandez, Monsieur, si je puis vous raser? dit-il en cessant de repasser un rasoir qu'il tenait à la main. Je puis raser tout homme qui a jamais eu barbe au menton: je ne vois pas de raison pour que vous soyez plus difficile à raser qu'un autre, si ce n'est parce que vous avez une moustache de hérisson, ou de quelque animal de cette espèce.

—Eh bien! vous me raserez donc! reprit l'autre, qui, se jetant aussitôt sur une chaise, plaça sans façon son chapeau près de lui, et étendit ses jambes énormes aussi loin que le permettait leur courte dimension.

"Allons, mon vieux, me voilà prêt." En disant cela, il détacha sa cravate, la posa près de lui, et se mit à se frotter et à se gratter le cou et le menton, des deux mains, avec une apparence de satisfaction. Mais le barbier de l'Université n'était pas d'humeur à souffrir de telles familiarités. Il plaça ses lunettes sur son nez maigre et allongé; et tendant le menton d'un air malin et ironique, il fixa sur l'étranger des regards qui n'étaient rien moins que favorables. Enfin il rompit le silence: "Je vous dis, Monsieur, que je puis raser tout le monde; mais...—Mais, quoi? dit l'autre.—Mais vous, je ne veux pas," reprit le barbier; et il se remit à repasser son rasoir comme auparavant, sans faire plus d'attention au nouveau venu. Celui-ci parut douter du témoignage de ses oreilles; il regardait le barbier d'un air de surprise et de curiosité. Mais la curiosité fit bientôt place à la colère, qui s'annonça par le gonflement extraordinaire de sa poitrine, et par la rougeur qui lui monta tout à coup au visage. Peu à peu ses joues enflèrent, et acquirent presque la rondeur et la dimension d'une énorme citrouille.

"Ne pas me raser, moi!" s'écria-t-il, vomissant tout à coup de ses poumons et de ses joues la masse d'air qui s'y accumulait. L'explosion de cet orage fut terrible. Le barbier tremblait de tous ses membres, mais sans prononcer un seul mot.

"Ne pas me raser, moi!" Même silence qu'auparavant.

"Ne pas me raser!" répéta le petit homme une troisième fois, plus haut que jamais, en s'élançant hors de son siège, d'un bond tout à fait extraordinaire pour sa corpulence. Le barbier en fut alarmé avec raison; car l'autre se plaça devant lui, les poings sur les hanches, les yeux étincelants, et dans une attitude entièrement hostile. Le barbier posa tranquillement son cuir et son rasoir sur la cheminée.

"Vous voulez m'insulter dans ma propre maison? dit-il avec tout le courage qu'il put appeler à son secours.

—Qui parle de vous insulter? Je veux être rasé: qu'y a-t-il, à cela, d'extraordinaire?

—Je ne rase point après dix heures, reprit le barbier; d'ailleurs, je ne travaille que pour les professeurs et les étudiants de l'Université. Il m'est strictement défendu d'opérer sur le visage ou sur la tête de tout autre, de par le révérend docteur Dedimus Danderhead et le sénat académique.

—Le docteur Dedimus Danderhead! observa l'autre avec un sourire de mépris, et qui diable cela peut-il être?

—C'est le prévôt de l'Université, et le professeur de philosophie morale, répondit le barbier, grandement scandalisé d'entendre parler de ce savant docteur en termes pareils.

—Et c'est ce cuistre de Danderhead qui donne de tels or-

des? Je n'ai pas le temps de passer ici toute la nuit, et je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que si vous ne me rasez point, ce sera moi qui vous raserai." Et, joignant l'action à la parole, il étendit la main, saisit le barbier par le nez, et le plaça de force sur la chaise que lui-même venait de quitter. L'autre fut un moment interdit par la rapidité du mouvement. Il regardait avec un mélange de colère et de surprise l'auteur de cette action audacieuse, et ce ne fut qu'en sentant sur son visage l'impression froide et humide du pinceau à savon, qu'il fut rappelé à sa situation présente. Son premier mouvement fut de se lever; mais il fut aussitôt remis en place par le bras raide et inflexible du petit homme. Il n'eut plus d'autre ressource que de tourner la tête à droite et à gauche pour éviter le fatal pinceau; mais en vain: son front, son nez, ses joues et ses oreilles furent barbouillés de la matière savonneuse. Lorsqu'il essayait de crier, ses efforts n'étaient pas plus heureux: l'infatigable petit homme lui remplissait la bouche d'écume, et continuait avec plus d'énergie que jamais. D'une main il le tenait à la gorge; de l'autre, armé du pinceau, il poursuivait son opération, riant aux éclats, et jouissant avec la joie la plus bruyante de la scène qu'il avait sous les yeux. A la fin, le barbier parvint à prononcer quelques mots et cria merci de toutes ses forces, promettant de raser son oppresseur à toute heure et partout où il le désirerait, malgré les ordres du docteur Dedimus Danderhead et du sénat académique.

Cette déclaration lui donna quelque relâche. Il se leva tout tremblant. Son premier soin fut de se délivrer de la mousse qui attestait son humiliation, tandis que l'auteur de l'ouvrage se remettait sur sa chaise, se pâmant presque de rire.

Tandis que le barbier stupéfait préparait ses instruments pour l'opération qu'il devait exécuter, quoique d'une manière bien différente, sur son adversaire, il eut quelque loisir de se remettre de la secousse qu'il avait éprouvée. Ayant tout disposé, c'est-à-dire ayant ouvert un rasoir, préparé une quantité suffisante de savon, et attaché une serviette sous le menton de sa nouvelle pratique, il allait commencer, lorsque celui-ci s'écria: "Arrêtez!"

Le barbier, effrayé comme un braconnier pris en flagrant délit, recula de quelques pas, regardant l'autre avec une terreur mal dissimulée.

"Peut-être avez-vous l'intention de me couper la gorge? dit l'étranger d'une voix élevée.

—Mon état est de couper la barbe, et non la gorge, répondit humblement le barbier.

—Sans doute, sans doute; mais je ne suis pas obligé de vous croire sur parole: ainsi prenez-y garde. Si vous me coupez la gorge, je vous fais sauter

la cervelle, voilà tout." Et, mettant la main dans une des larges poches de son habit, il en tira un pistolet d'arçon, l'arma et le posa sur une chaise près de lui. "Maintenant, commencez, continua-t-il, et rappelez-vous bien que, si vous m'égratignez tant soit peu le menton, ou si vous y laissez un seul poil, j'envoie tout aussitôt une balle au travers de votre sotté cervelle."

La vue de cette arme terrible augmenta, comme on peut le croire, les alarmes du barbier. Sa main tremblait comme la feuille, et il mit à préparer le savon dix fois plus de temps qu'il ne l'avait jamais fait dans aucune autre occasion. Il redoutait d'approcher son rasoir du menton d'une aussi dure, aussi dangereuse pratique, et il prit le parti de continuer à savonner indéfiniment, plutôt que de courir risque de recevoir une balle de pistolet dans la tête. Ce délai lui fut utile et donna le temps à sa main de recouvrer son assurance. L'étranger n'y trouvait rien à dire; au contraire, sa bonne humeur semblait renaître sous le chatouillement agréable du pinceau; et, se mettant à siffler gaiement, il lançait l'écume de ses lèvres sur la face du barbier avec une apparence de satisfaction.

Une demi-heure s'était écoulée depuis que ce dernier avait commencé, et il en était encore à cette opération préliminaire, qui paraissait plaire au petit homme; car, loin de se plaindre de sa longueur, il continuait à siffler et à fredonner au grand déplaisir de l'artiste, qui éprouvait le plus grand embarras pour promener légèrement son pinceau sur une physionomie aussi mobile.

Il y avait trois quarts d'heure qu'il frictionnait ainsi le menton de cet étrange personnage, sans entrevoir de terme à son labeur, car le petit homme lui riait au nez, et l'éternel "Savonne toujours" sortait de sa bouche, dès que le barbier semblait prêt à abandonner le pinceau; il se rappelait d'ailleurs le châtement d'une première résistance, et de plus, il avait devant les yeux le pistolet menaçant.

Jamais créature humaine ne s'était vue dans une position si cruelle. Il se trouvait comme enfermé dans le cercle magique de quelque enchanteur, à la puissance duquel il ne pouvait se soustraire. Il n'avait aucune force en lui-même; sa volonté ne lui servait plus, et chaque mouvement de son corps était en opposition directe avec elle. Que pouvait-il faire? S'arrêta-t-il un moment, l'éternel "Savonne toujours," retentissait à ses oreilles; s'il voulait prendre son rasoir, il était rappelé par le même cri. S'il refusait de raser, il courrait le risque d'être rasé lui-même.

"Savonne toujours," criait l'étranger, d'une voix de Stentor, enfonçant ses doigts dans les boucles de sa noire et épaisse chevelure, et faisant voir, dans

son rire, une bouche capable d'avaler la pleine lune.

"Je n'en puis plus, dit enfin le barbier en laissant tomber ses mains de fatigue et d'accablement.

—Vous n'en pouvez plus, dites-vous, mon vieux? Je vais vous guérir de cela. Allons, avalez-moi quelques gouttes de cette liqueur merveilleuse, l'élixir du diable du docteur Faust." En disant cela, il tira de sa poche une bouteille de liqueur rouge, la déboucha et, avant que le barbier y eût pris garde, il le força d'en avaler la moitié. "Maintenant, savonne toujours, continua-t-il, il n'y a rien de tel."

Confondu par la rapidité de cette action, l'artiste n'eut pas le temps de réfléchir; trempant de nouveau le pinceau dans le savon, il continua comme auparavant, et réchauffé par ce qu'il avait avalé, il sentait une vigueur nouvelle se répandre dans tous ses membres, tandis que le petit homme ne cessait de crier: "Savonne toujours."

Nous avons dit que l'horloge du collège avait sonné onze heures. Une demi-heure s'était encore écoulée, et minuit approchait.

Le barbier continuait sa tâche indéfinie, et l'étranger, ses vociférations éternelles. Le "Savonne toujours, mon vieux," sortait sans cesse de ses lèvres, accompagné régulièrement d'un profond soupir de désespoir, exhalé de la poitrine du barbier. Enfin l'obscurité devint si grande que ce dernier voyait à peine son pinceau et sa boîte à savon. La lampe, après avoir jeté quelques éclairs de sa lueur vacillante comme un météore mourant, s'éteignit enfin; il ne restait plus dans le foyer que quelques charbons rouges, qui ne répandaient plus qu'une faible chaleur sans la moindre lumière. La chambre fut seulement éclairée par les pâles rayons de la lune.

La terreur du barbier croisait avec l'obscurité; sa main pouvait à peine tenir le pinceau, qu'il maniait à l'aventure, tantôt rencontrant et tantôt manquant le visage de l'étranger. Mais bien que l'obscurité fût complète, et que l'horloge du collège eût sonné minuit, le petit homme ne donnait aucun signe de fatigue. Son éternel refrain continuait encore: "Savonne toujours."

Une autre demi-heure s'était écoulée, et l'accent terrible et surnaturel du petit homme devint moins perçant; il parut s'endormir, et son "Savonne toujours" n'était répété qu'à de longs intervalles et d'une voix sourde. Il commença à ronfler, et de temps en temps un long bêgaiment: "Savonne toujours," sortait de sa poitrine comme du fond d'un tombeau. Les têtes à perruque et la chaudière murmuraient encore sur le même ton et avec la même lenteur. Un nuage ayant éclipsé la lune, la chambre se trouva plongée dans l'obscurité la plus complète, et le barbier fut saisi d'une impression de terreur inexprimable.

La fin au prochain numéro.